

M A R C U S M A L T E

QUI SE SOUVIENDRA  
DE PHILY-JO ?

*Roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Édouard Dayms*

ÉDITIONS ZULMA  
*Paris • Veules-les-Roses*

Ce projet a bénéficié d'un soutien de la DRAC de Normandie  
et de la Région Normandie au titre du FADEL Normandie.



La couverture de *Qui se souviendra de Phily-Jo ?*  
a été créée par David Pearson.

© Zulma, 2022.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
ou sur *Qui se souviendra de Phily-Jo ?*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



*La poésie c'est chercher la réponse  
La joie c'est savoir qu'une réponse existe  
La mort c'est connaître la réponse*

GREGORY CORSO

*Je crois pouvoir affirmer que personne ne  
comprend vraiment la physique quantique.*

RICHARD FEYNMAN

I

Qui se souviendra de Phily-Jo ?

À l'image de son existence tout entière, la mort de Philip-Joseph Deloncle n'a pas été une simple affaire. [« À l'image de cet incipit, la rime de Gary Sanz est souvent pauvre et fortuite. » – Note extraite de l'ouvrage de Deon Zubrinsky : *La Vérité sur un faux poète.*] Le 17 décembre 1997, à dix-neuf heures et trente-cinq minutes, Philip-Joseph, dit Phily-Jo, dit Phil ou encore P. J., se trouvait sur la terrasse du Turtle Mansion & Lounge, à Dallas, où était organisé un cocktail en l'honneur des lauréats du prix Prométhée, remis comme chaque année par la fondation Owens – du nom du milliardaire Terry Boone Owens, propriétaire de la Sun Belt Oil Company. Nous ne savons pas comment il avait réussi à s'introduire dans cette soirée très privée, tout ce que nous savons c'est qu'il n'y avait pas été convié. N'apparaissant pas sur la liste officielle et n'ayant aucun papier sur lui, c'est une des raisons qui expliquent la difficulté pour la police à l'identifier et le retard à nous prévenir de son décès. L'autre raison étant, selon Philip-Joseph lui-même, que « qui vous savez » avait besoin d'un peu de temps pour fouiller sa maison et tenter de s'emparer de ses documents. Ils ne trouveront rien ! Ils pourront retourner ma piaule sens dessus dessous, ces salauds ne trouveront rien de rien ! a-t-il écrit dans la lettre, à nous adressée, qui accompagnait ces fameux documents. Si vous savez qui est « qui vous savez », ajoutait-il, cela signifie, hélas, que je ne suis plus de ce monde, mais foutredieu, j'aurais donné cher pour voir leurs têtes en découvrant que mes tiroirs étaient vides et toutes mes notes en lieu sûr !

D'après les témoignages, il était ce soir-là adossé à la balustrade de la vaste terrasse de l'hôtel, soit dos au vide et face à la grande baie vitrée, ouverte, derrière laquelle la majorité des trois cents invités

bavassaient en attendant l'arrivée des heureux lauréats. L'hiver, on le sait, peut être doux dans nos contrées. [« Exemple type d'un alexandrin bancal, en l'occurrence excédentaire, caractéristique de l'œuvre de Mr Sanz. » – Zubrinsky, *op. cit.*] Une brise légère et tiède soufflait depuis le golfe du Mexique et dans l'air flottait, subtil, le parfum des fleurs de magnolia. Ils n'étaient pourtant qu'une poignée à l'extérieur, à en profiter. Dix ou douze personnes : les témoins. Même si la lune avait été moins pleine, et la nuit moins claire, les mille pampilles de cristal de l'immense lustre suspendu au plafond de la salle diffusaient assez de lumière pour qu'ils pussent voir Philip-Joseph, à l'extrémité de la terrasse, se saisir d'une coupe de champagne sur le plateau d'un serveur passant à sa portée. Ce n'était sûrement pas son premier verre, diraient certains. Il était seul. Le fil d'un sourire sur ses lèvres, las pour les uns, sardonique pour les autres. Son smoking était impeccable, mais son nœud papillon légèrement de guingois. Un smoking ? Un nœud pap' ? D'où est-ce qu'il sortait ça ? s'interrogerait Michelle. Nous ne l'avions jamais vu, en effet, accoutré de cette façon, et nous étions quasi certains que cette tenue ne lui appartenait pas. Je suppose donc qu'il l'avait louée – bien que personne ne l'ait réclamée depuis – et ceci confirmerait que son geste était prémédité. Tout à coup, il y eut un mouvement de foule dans la salle et une salve d'applaudissements éclata : les trois jeunes récipiendaires du prix et leurs bienfaiteurs venaient de faire leur entrée. Les quelques invités qui se tenaient sur la terrasse amorçaient un repli vers l'intérieur lorsqu'ils entendirent un cri derrière eux : « Prométhée aux enfers ! » Ils se retournèrent et virent cet homme, cet inconnu, Philip-Joseph, en train de porter un toast, le bras haut levé, sa coupe brandie vers les cieux, son sourire cette fois franchement dessiné, carnassier pour les uns, dément pour les autres, et les yeux brillant d'un éclat sauvage, jaune, ou rouge, ou parfois incandescent, selon les versions, après quoi, gorge renversée, il la vida d'un trait, sa coupe, puis – et c'est là que les avis divergent sur un point crucial – d'aucuns le virent dans le même mouvement *basculer* en arrière, tandis que d'autres le virent *se projeter* par-dessus la rambarde et disparaître dans l'obscurité. On comprend que ce n'est pas là qu'un menu détail lexical. Il s'agit de déterminer

l'intentionnalité de la chose. Si Philip-Joseph a basculé, c'est un accident. S'il s'est projeté, c'est un suicide.

La thèse de Michelle empruntait une troisième voie, que l'on dira intermédiaire. D'après elle, il avait bien dû y avoir propulsion (discrète) de la part de P. J., c'était donc un acte intentionnel, mais – et la nuance est de taille – il n'avait pas du tout, en revanche, l'intention de se tuer. Elle basait son raisonnement sur plusieurs propositions, les prémisses étant que 1/ il n'avait jamais exprimé ni fait montre de vellétés suicidaires, et 2/ il n'avait aucun « intérêt » à mettre fin à ses jours. Les autres arguments étaient d'ordre plus technique : Phily-Jo mesurait 1,78 m et la hauteur de la balustrade était précisément de 103 cm (mesure effectuée par un expert de la compagnie d'assurance dans le but de démontrer la non-conformité de l'ouvrage), ce qui induit que le point de contact entre les deux se situait vraisemblablement au niveau des reins de l'homme et qu'il eût été par conséquent difficile de rompre l'équilibre et d'engendrer la chute sans faire l'effort d'exercer une poussée, de bas en haut, afin de défier la loi de la gravitation du père Newton (qui s'exercerait à nouveau sitôt le cap franchi). Ensuite, la terrasse elle-même ne s'élève qu'à quatre mètres, et les probabilités pour qu'une chute de cette hauteur soit mortelle sont d'environ 11,7 %, ce dont ne pouvait n'avoir pas tenu compte un esprit scientifique tel que celui de P. J. Si son but était réellement de mourir, il avait peu de chances de l'atteindre de cette manière. De plus, il était en parfaite condition physique, souple, mince, c'était un gymnaste accompli qui avait brillé dans cette discipline durant toutes ses années de collège et au-delà. Il était parfaitement capable, me dit Michelle, d'exécuter un double salto arrière et de retomber sur ses pattes sans broncher (elle l'avait vu de ses yeux !). Et c'était exactement, selon elle, ce qu'il comptait faire : se laisser choir dans le vide et se réceptionner sans dommage. Si son plan avait échoué, si l'issue en avait été fatale, ce n'était dû qu'à la présence inopinée d'une Rolls-Royce Silver Shadow sous la terrasse (probabilités de 0,006 %, ô ironie du sort), devant l'entrée du Turtle Mansion & Lounge, à l'endroit précis où il devait atterrir. Nul véhicule n'était censé stationner à cet emplacement, mais l'auto appartenait à Mrs Ephraïm, richissime cacochyme de

101 ans, cliente de l'établissement depuis six décennies, à laquelle était accordée l'autorisation exceptionnelle de faire venir son chauffeur jusque devant le perron afin qu'elle eût le moins possible à user de ses très vieilles et très frêles gambettes. Phily-Jo eût-il chu sur le toit de la voiture ou sur le capot, il avait encore de bonnes chances de s'en tirer, mais le sort (0,000000000001 %) voulut qu'il heurtât la célèbre statuette en argent nommée Spirit of Ecstasy, emblème de la marque, qui ornait le bouchon du radiateur et qui lui perfora le crâne. L'esprit de l'extase eut raison de l'esprit scientifique.

Objection, chère Michelle ! Pourquoi Philip-Joseph se serait-il jeté dans le vide si ce n'était pour mourir ?

Pour l'honneur. Pour la reconnaissance. À tout le moins, pour attirer l'attention, répliqua-t-elle. Toutes choses qu'on lui a toujours refusées, dont il s'est toujours senti injustement lésé, spolié. Son geste était une pirouette (littéralement) effectuée sous les yeux de cette assemblée regroupant tout ce que la ville et l'État comptaient de décideurs, de mécènes, de magnats, de despotes, de népotes, de vrais imbéciles et de faux savants. C'était un pied de nez, c'était une mascarade personnelle dans la grande mascarade générale, un simulacre de suicide ponctuant un simulacre de cérémonie. Vous avez choisi de m'ignorer – au mieux. Au pire, de m'écraser, de me persécuter. Très bien. Vous niez mon talent. Vous le foulez aux pieds. Jamais vous n'avez daigné investir le moindre penny dans mes recherches. Très bien. Vous préférez récompenser des petits bricoleurs de seconde zone plutôt que de reconnaître la portée révolutionnaire de mes travaux. Prométhée doit se retourner dans sa tombe ! Bande de putois ignares, vous êtes incapables de distinguer la médiocrité du génie ! C'est ma mort que vous voulez ? Très bien : la voici !... Michelle s'emportait. Peine, ressentiment, colère se mêlaient dans sa diatribe. Elle était très affectée, bien sûr. Je l'étais aussi. Le geste de son frère, conclut-elle, se voulait un soufflet, une gifle assenée à toutes ces faces suffisantes et indignes, il était (aurait dû être) un acte symbolique leur signifiant avec panache son propre mépris à leur égard. Mais le symbole s'était fracassé au contact de la dure réalité. On ne prête qu'aux riches. Une fois encore, les salauds



et les puissants avaient gagné.

C'était un raisonnement plausible – qu'elle élaborerait après lecture des cahiers de Phily-Jo.

Ce dernier fut transporté au Parkland Memorial Hospital, là même où il avait vu le jour, un jour d'automne inoubliable (on verra pourquoi). À vingt heures et quarante-deux minutes, il fut déclaré mort. Boucle bouclée. Cela se passait une semaine avant Noël. Il avait 34 ans.

Le croira-t-on si je dis qu'il nous fallut par la suite rembourser la réparation des dégâts ainsi occasionnés sur la carrosserie de la Rolls de Mrs Ephraïm ? Encore échappa-t-on de justesse – grâce à notre excellent avocat – au versement des 25 000 dollars de dommages et intérêts que réclamait la vieille grippe-sou eu égard à la commotion psychologique que cette histoire lui avait prétendument causée. Comme si c'était elle qui avait subi le choc ! Nul doute que si son cœur avait lâché à ce moment-là, je serais toujours en train de payer (par chance, s'il y a une seule chose que cette mégère ne possède pas, c'est un cœur).

N'eût-elle été si tragique, cette scène qui clôt la vie de Phily-Jo aurait pu prêter à rire. En ce sens elle est, comme je le suggérais au tout début de ce récit, très représentative de l'ensemble de son existence. Une tragi-comédie de bout en bout. Poignante et grotesque à la fois, affligeante et guignolesque (on pourrait m'objecter qu'il en est de même pour toute destinée humaine, je maintiens qu'il en est davantage encore pour la sienne). Reprenons les choses dans l'ordre et considérons, par exemple, sa naissance :

Elle eut donc lieu dans une chambre du Parkland Memorial Hospital de Dallas, le vendredi 22 novembre 1963. Dallas, 22 novembre 1963... ? Oui, ne cherchez plus, c'est bien ça. Sauf à avoir vécu ces cinquante dernières années sur une exoplanète ou en anachorète forcené, la combinaison de ces deux éléments – lieu et date – ne peut que provoquer une étincelle dans votre cerveau. Connexion faite. Trois lettres : JFK. L'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, trente-cinquième président des États-Unis d'Amérique. C'est ce jour-là à cet endroit-là qu'il meurt. C'est ce jour-là à cet endroit-là que Philip-Joseph naît. JFK contre PJD. Revoyons de plus

près le fil des événements : à douze heures et trente minutes, à hauteur de Dealey Plaza, la limousine du président quitte Main Street pour s'engager sur Elm Street, elle passe devant le Texas School Book Depository et c'est alors que le dénommé Lee Harvey Oswald (ou un autre, là n'est pas le propos) tire deux, trois, quatre, cinq, ou six coups de feu, selon les versions (preuve que « rien n'est plus proche du vrai que le faux », dixit Albert Einstein). [« Sur ce sujet, au moins, Mr Sanz sait de quoi il parle. » – Zubrinsky, *op. cit.*] Le président est touché. Son chauffeur fonce vers l'hôpital le plus proche : ce sera le Parkland Memorial. Il est douze heures et trente-six minutes quand la voiture se gare devant l'entrée. À cet instant, Daisy Deloncle, née Miller, est en plein travail dans une salle du premier étage. Elle doit mettre au monde son deuxième enfant. Elle est assistée pour ce faire par une sage-femme et un médecin obstétricien. Daisy pousse, souffre, crie, râle, halète comme un petit chien et se jure que cette fois est bien la dernière, jamais jamais plus on ne l'y reprendra. Son mari, Donald Deloncle (je jure, moi, que leurs prénoms n'ont pas été modifiés), est assis dans le couloir, sur un siège en plastique tout ce qu'il y a d'inconfortable, en train de se ronger les ongles et les sangs. Mais soudain la nouvelle tombe, se propage à vitesse grand V dans tous les étages... Le président... Ici... Blessé... Attentat... Urgence. Branle-bas de combat. Ça remue, ça se précipite de partout. Une infirmière passe la tête à la porte de la salle d'accouchement et chuchote quelques mots. Sourde à tout ce qui n'est pas sa douleur, Daisy n'entend pas, ne saisit pas, tout ce qu'elle voit c'est le médecin et la sage-femme, au-dessus d'elle, qui échangent un regard puis quittent brusquement la salle d'un même pas, la laissant seule, rubiconde, en sueur, écartelée, tandis que se profile à l'horizon (un horizon bien étroit) un crâne minuscule casqué d'un duvet noirâtre et de mucosités sanguinolentes. On pousse ! On pousse ! lui lance la sage-femme en refermant la porte derrière elle. Une minute plus tard on les retrouve (sage-femme et obstétricien) passant devant cet homme impatient et anxieux (Donald) qui se dresse d'un bond en les voyant, persuadé que le travail est achevé et qu'ils viennent lui annoncer la nouvelle (bonne ? mauvaise ? mâle ? femelle ?). D'une voix blanche, il s'enquiert :

Alors ? Les deux autres lui jettent à peine un regard. Ils ne le reconnaissent pas. Croyant qu'il s'inquiète, comme eux, de la santé du chef de l'État, ils lui répondent sans s'arrêter qu'ils ne savent pas encore : On va voir ! Puis ils disparaissent au bout du couloir. Donald en reste pantois. Devant les portes du service traumatologie s'agglutine bientôt tout le personnel hospitalier, auquel s'ajoutent nombre de curieux – patients ingambes, visiteurs en visite – et quelques membres des forces de l'ordre qui tentent vainement de disperser cette foule. Penchés sur le brancard du président, les praticiens s'activent, lui prodiguent des soins intensifs, mais les blessures sont graves et peu à peu l'espoir s'amenuise. Là-haut, c'est Daisy dans le désert. Abandonnée à son sort, la parturiente se débrouille comme elle peut. Elle s'est libérée des étriers et, dans un immense effort, s'est accroupie sur sa couche, ceci afin de pouvoir s'aider de ses propres mains. Seule, absolument seule face au mystère et aux affres (surtout aux affres) de la création. Femme sauvage. Femme des temps anciens, des temps immémoriaux. Femme éternelle et universelle. Femme admirable. Femme courage. Grosse vache meugleuse : c'est pourtant ainsi qu'elle se voit. Et elle meugle en effet, ou tout comme. Elle brame, elle braie, elle brogne (*Grogner tout en bavant* – Oxford Dictionary), elle se maudit et maudit les médecins, maudit son mari qui l'a engrossée, ses parents qui l'ont engendrée, et Dieu qui laisse faire tout ça, et le monde entier qui s'en cogne, et maudit en particulier ce sale petit morpion qui s'accroche non pas à ses jupes mais carrément à ses entrailles. Sors de là ! Fous l'camp ! Lâche-moi la grappe ! lui intime-t-elle dans son for plus ou moins intérieur, et joignant le geste à la pensée et à la parole, elle pousse, elle pousse, mais pour l'heure ne réussissant, hélas, qu'à expulser [« L'allitération lasse aussi, Mr Sanz. » – *Ibid.*] des charretées d'injures et de grossièretés qu'elle-même ignorait être en sa connaissance. Et le temps passe. Secondes, minutes. Ici-bas la tension du président baisse, son pouls baisse ainsi que le taux de ses chances de survie : tout baisse. On le perd, murmure une voix étouffée par un masque en polypropylène, et c'est à ce moment précis qu'à l'étage au-dessus l'horizon s'ouvre, la voie se dilate et pointe le dôme encore tendre et poisseux du crâne du morpion aussi désiré qu'honni. C'est Moïse,

c'est la mer Rouge. Allez ! Allez ! l'encourage et s'encourage Daisy. Elle l'attraperait bien par les cheveux s'il en avait, le bougre, mais elle doit se contenter de plonger ses mains en coupe pour saisir la petite tête du petit monstre récalcitrant et elle tire, elle tire, et elle pousse de concert, les dents serrées, les tendons de son cou et de sa gorge prêts à se rompre, telles des cordes qui ne seraient ni d'un piano, ni d'une harpe, ni d'un violon, ni d'aucun instrument connu tant les sons qu'elles produisent sont rien moins que mélodieux. Et c'est ainsi qu'entourée des mains les plus expertes la flamme du président lentement s'éteint, tandis que celle du bébé s'anime et se renforce dans la chambre désertée. Treize heures viennent de sonner lorsque John Fitzgerald Kennedy exhale son dernier souffle. À la même heure, Philip-Joseph Deloncle pousse son premier cri.

Bordel de merde (*sic*) ! lâche Daisy dans un soupir, avant de s'écrouler sur son lit.